

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 francs; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



D'un bond désespéré je me plaçai sur la branche. (Page 243, col. 2.)

SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : Un tête-à-tête de six heures avec une panthère; Les deux voyageurs; Le tyran. — VARIÉTÉS : La barbe et le manteau; Générosité et délicatesse; Epictète; Le chasseur et le renard; Le Chat botté (*suite et fin*).

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

UN TÊTE-A-TÊTE DE SIX HEURES AVEC UNE PANTHÈRE.

Dans mon dernier voyage aux États-Unis, je m'arrêtai plusieurs jours à Saint-Louis; mon intention était, en quittant cette ville, de visiter les campements des Illinois en traversant leur pays et de gagner Chicago où je comptais m'embarquer sur le lac Michigan, pour

rejoindre aux Grands-rapides une compagnie de chasseurs qui battaient le pays entre ce point et le lac Huron.

Les instances d'un brave garçon nommé William, avec lequel je m'étais lié d'étroite amitié durant mon séjour à Saint-Louis, me firent changer cet itinéraire. Il fut convenu entre nous que j'irais passer une semaine avec lui dans sa famille, et que nous partirions ensemble de là pour les Grands-rapides.

M. Dikson, le père de ce jeune homme, habitait l'Indiana, dans le voisinage du fort Waynes.

Je m'étais laissé persuader d'autant plus facilement par William, que depuis longtemps je désirais explorer le nord-ouest des États-Unis, et d'ailleurs j'étais aussi heureux que lui-même de ne pas me séparer d'un compagnon devenu ami éprouvé par la fraternité de dangers communs.

Quinze jours après, nous arrivions à Delphi, et le surlendemain chez M. Dickson, qui reçut l'ami de son fils avec cette cordialité dont l'hôte américain se départ rarement. Je me sentis chez moi dès la première soirée.

Le père de William est un beau vieillard, un type de ces hardis pionniers qui, la hache à la main et le rifle en bandoulière, sont allés se faire une demeure au milieu des forêts, sans crainte des Peaux-rouges, pas plus que des mille dangers de la solitude.

C'est un des incidents de sa vie de chasseur que nous allons raconter.

Un malencontreux orage nous avait condamnés au repos. William pour me consoler de ce contre-temps venait de me promettre une chasse de nuit. Son père prit la parole :

« Une chasse aux flambeaux ! » fit-il. « Où sont donc vos souvenirs de jeunesse, William ? Avez-vous oublié la dernière que vous fîtes avec moi, il y aura tantôt douze ans ? »

Cette exclamation du vieux pionnier éveilla ma curiosité. Je m'approchai de lui et demandai instamment le récit de cette expédition, qui semblait avoir fait époque dans son existence.

Or, voici ce qu'il me raconta. — Je le laisse parler.

« A l'époque où je vins me fixer dans cette contrée, on y trouvait en abondance du gibier de toute espèce. Les chevreuils surtout couraient les grands bois par bandes nombreuses, et la chasse était non-seulement un passe-temps, mais une source productive de confort. Chacun était obligé de compter sur son adresse pour la meilleure part de sa provision de viande ; et outre que les peaux des différents animaux nous étaient d'une grande utilité, c'était encore un objet précieux de trafic, en échange duquel on se procurait la poudre, le plomb et les denrées étrangères au pays, comme le sucre, le café, etc.

« Mais si la forêt nourrissait des chevreuils en quantité, on y rencontrait aussi des ours, des loups, et de temps en temps quelque féroce cougar, ce lion de l'Amérique, mieux connu sous le nom de panthère.

« Le cougar mesure généralement quatre pieds de long sur une hauteur de deux et demi environ. Sa force égale sa férocité, et c'est un des animaux que les chasseurs redoutent le plus. Souvent, il attend sa proie caché dans les branches d'un arbre, et malheur à l'homme comme à l'animal qui passe à sa portée ! D'un bond qui ne manque jamais son but, il s'élance et broie sa victime dans une puissante étreinte.

« J'habitais ma nouvelle demeure depuis plus d'une année, lorsque le hasard me mit pour la première fois en présence d'un de ces terribles coureurs de la forêt ; j'ai gardé de cette entrevue un immense désir que ce soit la dernière.

« Nous avions à cette époque trois différentes manières de chasser le chevreuil : à l'affût, avec des chiens, ou à la torche.

« Ceux qui s'en tenaient à la première méthode, et c'était le plus grand nombre, suivaient sous le couvert la piste de l'animal, l'approchaient du côté sous le vent et lui envoyaient une balle avant qu'il ne les eût éventés.

« Les autres, après avoir soigneusement relevé les brisées de la bête, la lançaient à l'aide de leurs chiens et s'embusquant près des coulées par où elle devait passer dans ses retours, la tiraient successivement jusqu'à ce qu'elle fût tuée.

« Pour chasser au flambeau, on entrait en forêt par une nuit bien noire. L'un de nous, portant une torche enflammée, marchait lentement à quelques pas en avant. Il s'agissait alors d'être sur le qui vive et prompt à découvrir sans hésitation les yeux de l'animal, qui brillent à travers les branchages comme deux petites étoiles.

« Surpris par l'étrangeté de cette flamme qu'il ne peut s'expliquer, le chevreuil s'arrête immobile et se laisse presque toujours approcher d'assez près pour qu'un bon tireur manque rarement son coup.

« En vous disant, ajouta M. Dickson, comment nous chassions dans l'Indiana, il y a une douzaine d'années, je ne prétends pas que ces coutumes fussent particulières à cette région. Aujourd'hui encore, dans la Virginie et dans les autres États du sud, on ne chasse guère le cerf ou le chevreuil autrement.

« Pour moi, dans les premiers temps de mon séjour ici, c'était la nuit que je choisisais de préférence pour mes expéditions. William, qui avait alors quatorze ans, m'accompagnait ordinairement et portait la torche devant moi.

« Le garçon d'ailleurs était déjà aussi déterminé que moi-même, et le succès de nos chasses décuplait son ardeur. Je tuais généralement de deux à six chevreuils par nuit, durant cette saison. Mais après la terrible aventure que j'ai à vous raconter, je renonçai complètement à mes courses nocturnes et me contentai de chasser à la piste pendant le jour.

« Une fois, par une nuit sombre et nuageuse, je me mis en route avec mon fils ; tous deux équipés comme de coutume. Lui, il portait les torches de sapin résineux, que nous allumions seulement en arrivant sur le terrain de chasse ; moi, j'avais mon rifle.

« Nous avions projeté de battre une partie de la forêt qui entourait ma plantation. Je connaissais, à une distance d'environ deux milles, une clairière où l'on était à peu près certain de rencontrer des chevreuils ; ce fut de ce côté que nous nous dirigeâmes. L'obscurité était telle que nous ne pouvions avancer qu'en tâtonnant à travers les broussailles emmêlées comme un écheveau de soie entre les mains d'un enfant ; ici trébuchant contre un tronc d'arbre ou un rocher ; là, enfonçant dans quelque trou d'où nous sortions tout meurtris pour retomber un peu plus loin.

« Il nous fallut plus d'une heure et demie pour faire ces deux milles, et je me souviens que j'étais déjà brisé de fatigue lorsque nous arrivâmes au but de notre course.

« Après nous être reposés quelques instants, nous allumâmes une torche, et la chasse commença.

« Ce n'était jamais sans éprouver une émotion profonde, solennelle même, que je me voyais ainsi au milieu des grands bois sombres suivant en dehors de sa traînée de lumière cette torche aux reflets rougeâtres ; guettant les deux petits points de feu qui devaient m'annoncer une proie derrière ce mur de ténèbres reculant pas à pas devant nous et sur lequel les rochers, les arbres se détachaient en images bizarres et fantastiques. Or cette nuit-là, pour une cause ou une autre, je me sentais plus vivement impressionné, plus oppressé que de coutume. Un sentiment inexplicable de crainte, presque de frayeur, s'était emparé de moi. Le froid de la peur étreignait ma poitrine. Le moindre bruit me faisait tressaillir fiévreusement, comme si j'eusse pressenti quelque danger imminent et inconnu.

« Je me gardai bien de laisser deviner à mon fils l'étrange hallucination à laquelle je m'abandonnais en dépit de ma raison ; l'attribuant à une surexcitation passagère de mes nerfs.

« J'avais remarqué cependant que William, lui aussi, paraissait inquiet, préoccupé. Parfois je le voyais frissonner au bruit sec d'une branche broyée sous son pied, puis s'arrêter et jeter à l'entour un regard à moitié effrayé. Je lui demandai ce qu'il avait.

« Rien, père, répliqua-t-il hâtivement, je n'ai rien.

« Quelques minutes après, la lueur ardente de deux prunelles jaillit de l'ombre. Nous avançâmes avec précaution. J'épaulai mon rifle et dès que je pus distinguer à peu près la silhouette de l'animal qui, dans l'immobilité de la surprise et de la crainte surveillait la torche, je visai soigneusement et pressai la détente. Le chien s'abattit, ce fut tout. La capsule s'était écrasée sans enflammer la poudre. Je voulus la remplacer, mais j'avais perdu ma boîte, dans une de mes chutes probablement. Et nul moyen de remédier à ce fâcheux contre-temps ! Il fallait ou abandonner la partie ou que l'un de nous retournât à la maison chercher des capsules.

« Père, me dit William, la nuit est trop peu avancée pour que nous renoncions ainsi à notre chasse. Laissez-moi courir à la maison ; je crois que je peux être de retour ici en moins d'une heure et demie.

« Comme tu voudras, mon garçon, répondis-je. Si tu désires y aller, je t'attendrai là. De fait, ce serait malheureux de perdre une seule nuit, à une époque si favorable de l'année. Nous n'aurons pas trop de tout le gibier que nous pourrions abattre cette saison, pour notre provision d'hiver.

« Eh bien ! père, répliqua William, prenez ma torche. Je ne serai pas longtemps absent.

« Et le brave enfant s'élança dans le fourré.

« Resté seul, le brandon enflammé dans une main et appuyé sur mon rifle, je cherchai à m'expliquer ce sentiment de crainte qui m'avait si fort émotionné quelques instants auparavant. Un léger bruit dans les broussailles interrompit ma méditation. Plusieurs chevreuils s'étaient avancés presque jusqu'à moi, reniflant l'air, et les yeux curieusement fixés sur ma torche, comme s'ils eussent deviné qu'ils ne couraient aucun danger. Soudain, tous disparurent en bondissant follement à travers les buissons comme s'ils eussent fui devant quelque terrible ennemi.

« Je songeais plutôt néanmoins à regretter leur disparition qu'à rechercher le motif de leur épouvante ; et assis sur un tronc d'arbre renversé, je récapitulais les mécomptes de la nuit, quand, ayant par hasard tourné la tête de côté, j'aperçus à quelques pas deux yeux fauves me couvant d'un regard ardent. Cette même sensation de terreur que j'avais éprouvée me revint plus froide, plus accablante. La respiration sifflait dans ma gorge. Instinctivement je brandis ma torche en avant et poussai deux ou trois cris inarticulés. Un froissement de feuilles et de branches m'annonça la retraite de l'animal dont je n'avais vu que les yeux. Mais une minute après, je retrouvai du côté opposé ce regard de feu ; et un rugissement étrange, épouvantable, répondit au cri que je laissai échapper.

« Je bondis sur mes pieds comme mû par un ressort. Mes cheveux étaient droits sur ma tête. Je venais de comprendre. Ce n'était plus à un chevreuil inoffen-

sif que j'avais affaire, c'était au féroce cougar, au terrible roi de la forêt. La crainte seule que lui inspirait la branche de sapin enflammée que je tenais à la main, l'empêchait de m'attaquer.

« Que faire?... Mon rifle était devenu inutile ; je n'avais d'autre arme qu'un couteau. C'eût été folie que d'espérer lutter avec un pareil ennemi sans un meilleur moyen de défense.... Et mon fils !... Mon William qui cherchait sa route dans l'obscurité !... Quel serait son sort si la panthère me quittait pour le poursuivre !... Il fallait détourner ce danger de lui, à tout prix !...

« Une chance de salut me restait ; c'était de faire retraite dans la direction de ma demeure, en tenant l'animal à distance au moyen de ma torche, et d'occuper ainsi son attention. Peut-être réussirais-je à prévenir à temps mon garçon du danger auquel nous étions exposés tous les deux.

« Je n'hésitai plus et commençai ma course rétrograde. Un rugissement furieux m'arrêta dès les premiers pas. Les yeux avaient cessé d'être visibles, et le froissement des branches décelait seul la présence de la panthère. J'étreignis convulsivement mon couteau, me préparant à recevoir le premier choc de la bête féroce. Mais elle n'avait voulu que passer à ma droite et je retrouvai son regard phosphorescent me suivant à peu près à la même distance de ce côté. Je secouai ma torche et me remis en marche. L'animal furieux tourna de nouveau autour de moi en rugissant.

« Je réussis à faire environ un demi mille de cette manière ; tantôt m'arrêtant pour me mettre sur la défensive, lorsque je croyais qu'il allait s'élancer sur moi, tantôt sondant de l'œil avec anxiété les buissons qui me le cachaient par moments, et m'attendant à toute minute à sentir ses puissantes griffes me déchirer.

« Il y avait plus d'une demi-heure que la poursuite durait.

« Je commençais cependant à me familiariser avec cette étrange situation et avec les allures de la panthère. J'avais plus vite, avec moins de crainte. L'espérance me revenait au cœur.

« Tout à coup, mon pied s'engage dans une liane, et je tombe dans une sorte de crevasse marécageuse. J'avais laissé échapper ma torche ; elle s'éteint dans une flaque d'eau.

« Je me sentis perdu ! Vous dire l'immense désespoir qui me traversa l'esprit en une seule seconde, serait impossible !...

« Heureusement que mon sang-froid ne m'abandonna pas. Jetant mon rifle, je levai instinctivement les bras et saisis une branche qui s'allongeait au-dessus de ma tête. L'imminence du danger centuplait ma force. D'un bond désespéré, comme en peut faire un homme qui se voit près de périr, je réussis à me placer sur la branche. Presqu'au même moment le tronc de l'arbre tremblait sous la violence d'un choc terrible ; et le rugissement de la panthère dont j'apercevais maintenant les ardentes prunelles au-dessous de moi, me disait le danger auquel je venais d'échapper.

« L'animal affolé par la rage, tournait autour de l'arbre par bonds furieux. J'entendais le grincement de ses formidables mâchoires. Son indécision fut de courte durée. Embrassant le tronc du chêne dans ses fortes pattes, il commença de grimper. Je compris que peu de minutes lui suffiraient pour m'atteindre. Au risque de perdre l'équilibre, je me dressai sur ma branche et

me hissai sur celle qui pendait au-dessus, juste à temps pour éviter encore une fois mon terrible ennemi.

« Dans ma précipitation, je laissai tomber mon couteau, mon dernier moyen de défense.

« La panthère me suivait. Je continuai de monter, mais bientôt les branches plièrent sous mon poids, j'étais presque au faite de l'arbre ; impossible d'aller plus haut. Quelques pieds seulement me séparaient de



Campement des Illinois. (Page 241, col. 1.)

mon ennemi, qui, tout en grimpant après moi, n'avait cessé de gronder sourdement comme pour me dire qu'il était sûr de sa proie.

« Enfin nous nous trouvâmes face à face. Lui, accroché au tronc du chêne, que par bonheur il n'osait quitter ; moi, à cheval sur la branche à la fourchure de laquelle il s'était posté. La lueur fauve de ses prunelles me brûlait au visage comme deux balles de feu. Je le voyais par instants s'arc-bouter sur ses pattes de derrière, puis étirer son corps le long de la branche, autant que l'instinct de sa propre sûreté le lui permettait, pour essayer de m'atteindre. Et alors, son haleine m'enveloppait comme d'un brouillard chaud, tant nous étions près l'un de l'autre.

« Je crois que je ne pourrais pas résister une seconde fois aux angoisses, aux tortures des heures qui suiviraient. La parole n'a pas d'images assez fortes pour en donner une idée.

« La branche sur laquelle j'étais, à moitié renversé en arrière, était à peine capable de me supporter. Au moindre mouvement de mon corps, elle se courbait sous moi, et je me sentais balancé dans le vide. Obligé de

m'accrocher aux rameaux plus petits qui l'entouraient et de garder la même position, si gênante qu'elle fût, de peur de perdre l'équilibre ; ce n'était qu'après des

efforts inouïs que je parvenais à remuer un peu mes membres engourdis par la tension extrême des nerfs. Un faux mouvement m'eût précipité dans l'abîme au-dessous de moi, et c'était la mort certaine, assurée. Car si je ne me tuais pas dans cette effroyable chute, je n'avais aucun espoir d'échapper à la panthère.

« Lorsque je pensai que le moment probable du retour de William approchait, je me mis à crier son nom d'instants en instants ; mon implacable gardien parfois couvrant ma voix de sourds grognements qui faisaient perler la sueur sur mon front.

« Enfin, la brise m'apporta une réponse affaiblie par l'éloignement. William avait entendu mes appels. D'abord je ne songeai qu'à la joie de le revoir, au bonheur d'entendre de nouveau une

voix humaine, de n'être plus seul. Mais une horrible crainte me serra le cœur. Si je le laisse arriver trop près de l'arbre, me dis-je, la panthère va s'élancer sur lui et le déchirer ! Je devais prévenir ce malheur.



William le chasseur. (Page 242, col. 1.)

« Dès qu'il fut à portée de la voix, je lui expliquai ma périlleuse situation et lui ordonnai de retourner à la maison, ajoutant que je me sentais la force d'attendre le jour, que je lui défendais d'alarmer la famille en disant la raison de mon absence.

« Le brave garçon ne voulait pas m'abandonner ainsi, et me conjurait de lui permettre de venir à mon secours. Je comprenais trop bien la folie et l'inutilité de son dévouement pour céder à ses prières. Je fus inexorable. Le pauvre enfant se décida à m'obéir, mais en promettant de venir me délivrer.

« Comme cette nuit me parut longue!... Je passai successivement par toutes les angoisses qu'un cœur humain peut éprouver.

Chaque minute avait sa torture et la longueur d'un siècle. Je n'avais plus qu'un espoir, c'était que la venue du jour me débarrasserait de mon ennemi.

« Je savais que le cougour a horreur de la lumière et se retire habituellement dans les profondeurs de la forêt dès que les ténèbres s'éclaircissent.

« Aussi, avec quelle anxiété je cherchais à l'est les premières teintes de l'aurore! Et avec quel bonheur je vis enfin l'horizon blanchir, puis s'éclaircir peu à peu.

« Bientôt je remarquai que les yeux de la panthère perdaient leur éclat phosphorescent. Son corps, d'un brun rougeâtre, devenait de plus en plus visible, et à mesure que le jour augmentait, elle semblait inquiète, impatiente. Ses grondements étaient plus courts, plus heurtés en quelque sorte. Ses instincts de prudence finirent par l'emporter, et elle commença sa retraite à reculons, toujours grognant sourdement. Quelques instants après, elle s'élança à terre, et d'un bond se perdit dans le fourré.

« J'attendis quelques minutes pour bien m'assurer qu'il ne lui prendrait pas une velléité de retour. Enfin je me mis en devoir de descendre et réussis d'abord, en rampant sur ma branche, à gagner le tronc de l'arbre; puis à me laisser glisser peu à peu. Mais le froid de la nuit et surtout la pénible position que j'avais dû garder si longtemps avaient engourdi et paralysé mes membres. A peine à moitié de ma descente, je laissai échapper les rameaux auxquels je m'étais suspendu et tombai d'une hauteur de quinze ou vingt pieds.

Par bonheur j'en fus quitte pour quelques légères contusions. Peu après j'embrassai mon William, qui, au lieu de retourner à la maison ainsi que je le lui avais ordonné, avait couru réveiller quelques planteurs des environs et venait avec eux à mon secours.

« Les émotions que j'avais éprouvées durant cette horrible nuit avaient si fortement ébranlé mon système nerveux que je fus plusieurs mois à me remettre des suites de notre chasse, et qu'aujourd'hui encore, je n'y pense jamais sans avoir froid au cœur.

« Ce fut ma dernière chasse aux flambeaux.

« Et voilà, Messieurs, ajouta M. Dickson sous forme de corollaire, pourquoi je vous engage à ne pas vous exposer à pareille aventure. »

Je vous avoue, ami lecteur, que la leçon de prudence du vieux chasseur fut vite oubliée, et peut-être vous demanderai-je bientôt d'écouter quelqu'autre récit de chasses nocturnes dont le souvenir me fait regretter souvent mes courses au milieu des forêts de l'Amérique.

GRAY-WICK.

LES DEUX VOYAGEURS.

CONTE.

Salem et Ganem étaient amis, et faisaient ensemble un voyage de plusieurs journées. Un jour ils arrivèrent au pied d'une haute montagne; en la côtoyant, ils rencontrèrent une fontaine dont l'eau était fraîche et excellente. Près de la fontaine était un canal d'eau vive, bordé et ombragé de cyprès, de pins et de platanes, au milieu d'une prairie parsemée de fleurs qui

rendaient le lieu encore plus charmant. Tous ces agréments décidèrent les deux voyageurs à s'arrêter et à prendre un peu de repos. Ils choisirent un endroit commode, où ils s'assirent sur l'herbe.

Après qu'ils se furent délassés quelque temps, ils se promenèrent autour de la fontaine et le long du canal. Ils s'approchèrent aussi de l'endroit par où l'eau de la fontaine se jetait dans un grand bassin, et sur le bord ils aperçurent un marbre blanc orné de caractères d'azur; l'inscription était conçue en ces termes :

« Étranger, veux-tu venir chez nous? Nous avons un logement magnifique pour te recevoir; tu seras le bienvenu parmi nous; mais c'est à condition que tu passeras ce canal à la nage, sans t'inquiéter de la profondeur ni



Une chasse aux flambeaux. (Page 242, col. 1.)

de la rapidité du courant. Quand tu seras sur l'autre bord, tu chargeras sur tes épaules un lion de marbre que tu verras au pied de la montagne, et, sans hésiter, tu le porteras tout d'une course et tout d'une haleine jusqu'au sommet, sans t'inquiéter ni des lions rugissants que tu pourrais rencontrer, ni des épinés dont le chemin est jonché. Ces choses exécutées, tu seras heureux pour jamais. L'on n'arrive pas au gîte si l'on ne marche. Qui ne travaille point n'obtient pas ce qu'il souhaite. »

La lecture achevée :

« Allons, dit Ganem, éprouvons si la promesse de ce talisman est véritable; tentons, voyons ce qui nous arrivera.

— Cher ami, répondit Salem, il y aurait peu de bon sens à s'exposer à un danger aussi évident, sur la foi d'une simple inscription qui promet un bonheur fort incertain. Un homme raisonnable ne voudrait pas hasarder sa vie pour un bien aussi imaginaire que celui-là. »

Ganem répliqua :

« On n'arrive à la gloire et à la félicité qu'en s'exposant aux dangers. Ne délibérons pas plus longtemps. Il est de notre honneur et de notre intérêt d'arriver au haut de cette montagne, malgré le courant rapide, malgré les lions et malgré les épines. Sans doute, nous aurons à souffrir quelque chose; mais il est à croire que nous obtiendrons une récompense proportionnée à nos peines.

— Faites ce qu'il vous plaira, » répliqua Salem.

Il dit adieu à Ganem et reprit son chemin.

Lorsque Ganem fut seul, il s'approcha du canal. Avec résolution il se jeta dans l'eau, qui était très-profonde et très-rapide; mais il se posséda si bien en accomplissant cette action courageuse, qu'il aborda heureusement à l'autre bord. Il reprit haleine, chargea le lion de marbre sur ses épaules, et monta jusqu'au haut de la montagne d'un même pas, nonobstant les difficultés qu'il rencontra et la pesanteur du fardeau. Il le posa à terre en arrivant.

De l'autre côté, au pied de la montagne, Ganem aperçut une belle ville, dont les environs, parsemés de maisons de campagne bien bâties, avec de grands jardins, offraient un très-beau spectacle. Dans le temps qu'il était attaché à considérer ces objets agréables, le lion de marbre poussa un cri si effroyable, que la montagne en trembla et que toute la campagne voisine en retentit.

A ce cri, qui fut entendu de la ville, les habitants sortirent en foule et s'acheminèrent vers la montagne, ce qui ne causa pas moins d'étonnement à Ganem que le cri du lion. Les principaux citoyens avancèrent à la tête des autres, rendirent de profonds respects à Ganem et lui firent de grands compliments, en lui souhaitant toutes sortes de prospérités. Ensuite ils lui présentèrent un beau cheval richement harnaché. Il monta dessus à leur prière, et ils lui firent cortège jusqu'à la ville; ils le conduisirent dans un palais magnifique et le firent entrer dans un bain d'eau de roses, après quoi on le frotta avec des essences de musc et d'ambre. Ils le revêtirent enfin d'un manteau royal, le proclamèrent leur roi, et lui prêtèrent foi et hommage en cette qualité.

Jusque-là Ganem n'avait rien trouvé d'extraordinaire dans les honneurs qu'on lui avait rendus, il les avait regardés comme un effet de la considération sin-

gulière de ce peuple envers les étrangers; mais quand il vit qu'on le proclamait roi, il demanda la raison du choix que l'on faisait de sa personne pour commander et pour régner.

« Sire, répondit un des chefs, les anciens philosophes de ce pays ont posé un talisman à la fontaine que vous avez vue. Lorsqu'un étranger intrépide, après avoir passé l'eau à la nage, apporte au haut de la montagne le lion de marbre (ce qui a lieu seulement quand le roi de cette ville et des provinces qui en dépendent est mort), les habitants, comme Votre Majesté a pu le voir, avertis par les rugissements du lion, vont au-devant de lui et le mettent sur le trône à la place du défunt. Il y a plusieurs siècles que cette coutume est en usage parmi nous. »

A ce discours, Ganem connut que tous les périls qu'il avait bravés et les fatigues qu'il avait endurées, avaient été autant de degrés pour arriver à cette haute fortune, et il comprit que lorsque les belles actions ont la gloire pour but, la gloire ne manque jamais de les couronner.

D.

LE TYRAN.

Un roi des siècles passés gouvernait ses États avec tant de barbarie, que ses sujets ne pouvaient plus le supporter; ils n'avaient d'autre recours qu'à Dieu, qu'ils priaient de l'ôter de ce monde, ni d'autre consolation que de le maudire. Il était même si connu au dehors, que jamais les voisins ne parlaient de lui qu'en le nommant le tyran.

Un jour, en revenant de la chasse, ce roi, par un changement d'autant plus surprenant que personne ne s'y attendait, envoya des hérauts dans toutes les rues de la ville faire cette proclamation de sa part :

« Mon peuple! mon insensibilité a été jusqu'à présent un voile qui m'a empêché d'apercevoir la voie que je devais suivre en régnant, et ma cruauté m'a fait plonger le poignard dans le sein des innocents. Ce que je vous annonce va vous causer de la joie. Je vous déclare que désormais, je serai ferme et constant à vous procurer toute sorte de bonheur et à vous rendre fidèlement la justice que je vous dois. Dans tous mes États, je répandrai toute sorte de bienfaits. »

Cette proclamation causa une joie inexprimable à tout le peuple; et l'effet répondit à la promesse. Tous les habitants jouirent d'une tranquillité qui leur était inconnue; la justice fut observée exactement.

Ce changement parut d'autant plus admirable à tout le monde, que l'on en ignorait la cause, et l'on ne pouvait comprendre comment l'on pouvait si subitement passer de tant de vices à tant de vertus, et y persévérer. L'on en fut éclairci par l'entremise d'un favori du roi, qui lui demanda un jour le motif d'un changement si surprenant.

« En voici la raison, répondit ce monarque. Dans la dernière chasse que je fis, comme je poussais un lièvre, je vis qu'un chien avait pris le change et poursuivait un renard. Il l'attrapa par une jambe et la lui rompit. Le renard échappa et se fourra dans une tanière. Le chien, qui vit que le renard ne sortirait pas de là pour venir se jeter entre ses pattes, le laissa et se remit sur les voies du lièvre avec les autres chiens. Un passant, qui vit le chien traverser son chemin, lui jeta méchamment une pierre avec tant d'adresse, qu'il lui rompit

une jambe, de même que le chien avait rompu celle du renard. Peu de temps après, un cheval marcha exprès sur le pied du passant et vengea ainsi le chien. Mais le cheval n'eut pas fait quelques pas, qu'il fourra le pied dans un trou et se blessa si dangereusement, qu'il en fut boiteux. Témoin de ces exemples : « Vois-tu, me dis-je à moi-même, que ces différents animaux ont reçu chacun la récompense de leur méchanceté ? La perdrix mange la fourmi, le faucon punit la perdrix, et l'aigle traite le faucon comme celui-ci a traité la perdrix. Qui tue est enfin tué. Je le vois, rien ne demeure impuni ou sans récompense, soit que l'on fasse le mal ou que l'on fasse le bien. »

Z.

VARIÉTÉS.

LA BARBE ET LE MANTEAU.

Un homme vêtu d'un manteau, portant de longs cheveux et une barbe qui lui descendait presque à la ceinture, vint trouver Hérode-Atticus, fameux orateur athénien et maître d'éloquence de l'empereur Marc-Aurèle. Ce savant était alors en grande compagnie. Le personnage est introduit, et, d'un air intrépide, il demande, en présence de tout le monde, quelque argent pour acheter du pain.

« Quelle est votre profession ? » lui dit Hérode.

Cet homme, d'un ton de reproche et d'indignation, répondit qu'il était philosophe, et qu'il lui paraissait surprenant qu'on l'interrogeât sur ce qui s'apercevait du premier coup d'œil.

« Je vois bien, reprit Hérode, le manteau et la barbe, mais non pas le philosophe ; prouvez-nous que vous en avez les caractères et les vertus plutôt que la livrée. »

Alors quelques-uns de ceux qui étaient présents dirent qu'ils connaissaient ce prétendu philosophe pour être un vagabond, un mendiant sans pudeur, dont la demeure ordinaire était la taverne, et qui, lorsqu'on lui refusait ce qu'il demandait, ne manquait pas de s'en venger par des injures grossières.

« Donnons-lui cependant quelque chose, dit Hérode ; faisons honneur à l'humanité, quoique celui-ci la déshonore. »

A.

GÉNÉROSITÉ ET DÉLICATESSE.

C'est donner deux fois que de donner vite ; c'est doubler la valeur d'un présent que de le faire de bonne grâce.

Maupertuis, savant célèbre, qui accompagnait le roi de Prusse à la guerre, fut fait prisonnier par les Autrichiens à la bataille de Molwitz, et conduit à Vienne. Le grand-duc de Toscane, qui fut depuis empereur sous le nom de François I^{er}, voulut voir ce fameux mathématicien ; lui montra beaucoup de bienveillance et lui demanda s'il ne regrettait pas quelques-uns des effets que les hussards autrichiens lui avaient enlevés. Maupertuis, après s'être fait longtemps presser, avoua qu'il aurait voulu sauver une excellente montre de Graham dont il se servait pour ses observations astronomiques. Le grand-duc, qui en avait une du même horloger, mais enrichie de diamants, dit à Maupertuis :

« C'est une plaisanterie que les hussards ont voulu faire, ils m'ont rapporté votre montre : la voilà, je vous la rends. »

Il n'était guère possible de faire un présent d'une manière plus ingénieuse et plus obligeante. B

ÉPICTÈTE.

Qui pourrait ne pas applaudir aux nobles sentiments qu'exprime le célèbre philosophe grec Épictète ?

« C'est Dieu qui m'a créé, disait Épictète ; puissé-je à mes derniers moments lui dire : « O mon maître ! ô mon père ! tu as voulu que je souffrisse, j'ai souffert avec résignation ; tu as voulu que je fusse pauvre, j'ai embrassé la pauvreté ; tu m'as mis dans une condition obscure, et je n'ai point voulu en sortir ; tu veux que je meure, je t'adore en mourant. »

Ce héros de la résignation et de la patience avait été esclave d'un homme nommé Épaphrodite. Il prit un jour fantaisie à ce maître barbare de s'amuser à tordre la jambe de son esclave. Épictète, s'apercevant que ce jeu devenait sérieux et même brutal, lui dit en souriant et sans s'émouvoir :

« Si vous continuez, vous me casserez infailliblement la jambe. »

Ce qui arriva en effet.

« Ne vous l'avais-je pas bien dit ? » reprit tranquillement Épictète.

Épictète se trouvait heureux et riche dans la pauvreté ; et il l'était en effet, puisque celui-là est heureux qui jouit du témoignage d'une bonne conscience, et que celui-là est riche qui ne désire rien de ce qu'il n'a pas.

H.

LE CHASSEUR ET LE RENARD.

FABLE.

Un chasseur vit un jour, en pleine campagne, un renard courir et sauter avec une grande légèreté. L'envie d'avoir sa peau, qui paraissait d'un très-beau poil, fit qu'il ne le perdit pas de vue ; il observa et reconnut la tanière où il se retirait. Il creusa une fosse près de l'entrée, et, après l'avoir couverte de branchages et de broussailles, il y posa une charogne et se mit en embuscade, en attendant que le renard vint se prendre.

Quelque temps après, le renard sortit de sa tanière et fut d'abord attiré par l'odeur de la charogne ; il s'approcha jusque sur le bord de la fosse ; mais, à l'appareil des branchages, il se douta de quelque tromperie.

« L'odeur qui part de cet endroit, dit-il en lui-même, me donne grande envie d'approcher, mais il peut y avoir une fosse là-dessous, et la conservation de ma vie est préférable au plaisir de manger ce que je vois. Je me sens embaumé par l'odeur agréable de cette viande, mais en même temps je me sens troublé par le risque qui, peut-être, y est attaché. Lorsque tu trouves un pas difficile, disent les sages, retire-toi un pas en arrière. Cet animal peut être mort où le voilà, peut-être aussi qu'on l'y a mis exprès pour me faire tomber dans le piège. Un bocage n'est pas seulement rempli d'arbres et d'arbrisseaux, un léopard s'y rencontre quelquefois. Il est bon de ne rien faire qu'avec précaution. De deux choses qui se présentent, dont l'une est dangereuse et l'autre est sans danger, j'aime mieux me déterminer pour la dernière. »

Ce raisonnement était excellent, quoiqu'un peu long ; le renard laissa là la charogne et passa outre, et ainsi sauva sa vie.

Z.



Effroi du Chat botté à l'aspect de l'Ogre qui s'est changé en lion.

(Le Chat botté, par PERRAULT.)